

Jean Ménard, *Xavier Marmier et le Canada*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Vie des lettres canadiennes », 1967, 210 p.

Roch Carrier

Volume 4, numéro 1, 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036309ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036309ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Carrier, R. (1968). Compte rendu de [Jean Ménard, *Xavier Marmier et le Canada*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Vie des lettres canadiennes », 1967, 210 p.] *Études françaises*, 4(1), 104–106. <https://doi.org/10.7202/036309ar>

JEAN MÉNARD, *Xavier Marmier et le Canada*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Vie des lettres canadiennes », 1967, 210 p.

Historique est le fait qu'après la Conquête, la France oublia les Français du Canada. Croire, cependant, à un oubli total serait une approximation. Le premier chapitre de l'ouvrage de Jean Ménard, *Xavier Marmier et le Canada*, établit que la France entretint pour le Canada français une tradition d'intérêt ténue mais constante. Chateaubriand et un obscur officier, de Maule, s'attristent du sort fait aux Français du Canada par l'envahisseur; des voyageurs français s'inquiètent des conditions de vie si pénibles que les femmes s'y sont enlaidies; d'autres s'indignent de l'ignorance du clergé; plusieurs voient avec effroi la race française au Canada sombrer dans les ravages de l'alcoolisme. Le voltairien Volney et des Lauzières remarquent, au fond de la détresse, l'espoir en la France qu'a conservé son peuple du Canada. Dainville et Tocqueville notent l'attachement profond de ce peuple à ses origines. Le Canada français inspire des nouvelles à Forbin Janson. La révolution de 1837-1838 sert de cadre à un roman de Jules Verne: *Famille sans nom*. Notre

pays est l'objet d'études statistiques et politiques qui paraissent dans des revues. Un penseur, de Puibusque, propose une nouvelle forme de colonialisme: « Régner, écrit-il, par l'intelligence sur une colonie que nous avons perdue est une seconde conquête préférable peut-être à la première. » Enfin, Rémy de Gourmont admire la façon dont les Français du Canada se défendent contre l'anglais: ils assimilent les mots et en font, dit-il dans *Esthétique de la langue française*, un délicieux français.

L'un de ces voyageurs fut Xavier Marmier. Son épitaphe décrit cet homme séduisant: « Il aima la mer, les montagnes, les femmes, les livres, les pauvres et les chiens. » Il était monarchiste, parlait dix langues, il était romantique, il fut académicien, il voyagea sous toutes les latitudes; le roi des Belges et l'empereur du Brésil lui rendirent visite à son appartement. Des femmes enfin le préférèrent à Hugo. Sa personnalité était peut-être plus attrayante que son œuvre.

Après avoir séjourné aux États-Unis qui l'avaient dégoûté par la grossièreté et le matérialisme de leurs habitants, Xavier Marmier s'écria, en arrivant au Canada, en 1849: « Dieu soit loué ! Je suis rentré en France ! ». Il s'émerveillait de découvrir un peuple français bien vivant, et ignoré. Son séjour ne dura guère plus de cinq semaines.

Que vit-il ? La plus grande partie de ses *Lettres sur l'Amérique* consacrées au Canada racontent notre histoire. Marmier s'adressait à des lecteurs qui l'ignoraient tout à fait. Il raconte quelques trop rares faits vécus. Il aime l'élégance des maisons de Montréal et il admire l'église aux deux tours gothiques qu'est Notre-Dame sans connaître que l'architecte en fut O'Donnel, un Irlando-Américain. Xavier Marmier affirme qu'à Montréal, les deux races vivent dans l'harmonie; il distingue cependant que la race anglaise est plus entreprenante alors que les Français sont plus attachés au sol. Heureux que les luttes politiques n'aient pas réussi à étouffer la culture, Marmier rencontre des intellectuels, des érudits; à leurs maladroites élégies, souvent imitées, Marmier préfère notre folklore.

Ayant connu les Lapons, les Bédouins, il était curieux de voir des Indiens du Canada. On lui fit visiter le Sault-Saint-Louis (Caughnawaga). Marmier est déçu de ces Iroquois trop civilisés. Il fut reçu à dîner par un Iroquois qui habitait une maison de pierres et qui parlait un français châtié. Sut-il que le vrai nom de l'Iroquois était de Lorimier ? Le voyageur rencontra aussi l'abbé Marcoux, un savant linguiste qui avait consacré trente-cinq années de sa vie à rédiger un dictionnaire français-iroquois; le savant refusait la publication parce que son œuvre aurait pu servir à des missionnaires protestants !

Québec fut aimée par le voyageur. Marmier y fit la connaissance de Garneau, l'historien, en compagnie de qui il fit

une promenade, dans l'histoire, sur les Plaines d'Abraham. Il s'étonne du nombre (huit) de périodiques à Québec.

Malgré la brièveté de son voyage, Xavier Marmier a su ne pas ressembler à ces voyageurs français dont se plaint Dostoïevski dans son *Journal d'un écrivain*, leur faisant reproche de comprendre la Russie en deux semaines ! Comprendre signifiait pour eux : écrire un livre Dostoïevski se demande si le livre n'était pas écrit avant le voyage ! Xavier Marmier ne cessa de s'intéresser à la vie française du Canada, de se renseigner par la lecture de journaux et de livres canadiens.

Une abondante correspondance prouve l'amitié qu'il entretenait pour notre pays et sa volonté de le comprendre. Elle s'adressait au curé Labelle, à Garneau, à Joseph Marmette, à Casgrain, à Fréchette. Il se préoccupa de défendre notre littérature à l'Académie dont il était membre : l'*Histoire de l'Acadie* de Casgrain et les *Fleurs boréales* de Fréchette furent couronnées grâce à son appui.

Xavier Marmier est pour Jean Ménard un prétexte à tracer un tableau de notre vie nationale à l'époque où il visita notre pays. Il n'est guère de paragraphe, dans ce livre, qui ne se lise avec intérêt. La documentation est généreuse et précise. L'index des noms est très utile. Jean Ménard nous offre de plus un intéressant inédit d'Alfred de Vigny qui avait, par son épouse anglaise, des intérêts au Canada. Pourquoi reprocherais-je à Jean Ménard que les digressions ralentissent le mouvement de son ouvrage ? Chacune est intéressante et pourrait servir de point de départ à une nouvelle recherche, un nouveau livre.

Il est tout à fait indispensable de retrouver notre passé. Aux chercheurs, je souhaiterais la patience et le plaisir à la tâche, deux qualités de Jean Ménard.

R. C.